

La suprême nuit

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **22 (1954)**

Heft 2

PDF erstellt am: **09.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567912>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La suprême nuit

Ce jour là, le ciel était lourd de conséquences, des nuages noirs passaient lentement, laissant flotter sur les épaules des menaces de haine, des crises de désespoir, des hurlements de douleurs secrètes.

C'était un jour terrible du mois de juillet, un jour où la chaleur était folle d'angoisse. Et l'on devinait sous la masse brune compacte qui couvrait la terre, un soleil de plomb.

J'arrivais au «Mauritania», ce bar-attraction des environs de Pigalle; la pendulette marquait six heures. Devant la porte, mon ami Jean Passé bavardait avec un grand garçon, très mince, bien plus grand que moi, des cheveux châains bouclés encadraient son visage et créaient une douce harmonie, étrangement mélangée de solidité et de sûreté de soi-même. Nous fûmes présentés; j'appris ainsi qu'il était comédien et que ce soir il dirait des vers s'accoudant à ce piano auquel je m'accoudais si souvent. Je les laissais à leur conversation et allais m'asseoir au fond de la salle. Il y avait peu de monde; nous étions en pleine époque de vacances et les habitués dédaignaient les bars pour les bords pleins de fraîcheur de la Marne ou de la Seine. Le pianiste d'un air las traînait lamentablement ses doigts sur le clavier. J'ai en horreur cette musique où l'instrumentiste s'ennuie et le fait sentir aux autres qui n'y peuvent rien.

Je méditais, revenant constamment à cet amour que je n'avais pas connu. Il me semblait parfois que faute d'amour, je n'avais pas vécu; que ma vie avait été odieusement gâchée. Combien de fois rêvais-je! Et dans ces courts instants je me voyais entraîné dans un tourbillon de passion pour un amant plein de tendresse. Je souriais à ces amoureux que je n'avais pas connus. En ces moments, je voyais l'amour partout.

Je sortais du rêve de la jeunesse, mélancolique et usé. Je me disais parfois «romanesque», mais la vie n'est pas un roman. Avec les jours disparaissait la certitude d'aimer. Je m'enfonçais plus encore dans l'insensibilité de ceux qui ont trop souffert. Il faudrait maintenant une modification prodigieuse pour transformer le monde où je m'étais égaré, pour effacer l'ambiance que je créais. J'avais dressé pendant des années une trame immense de fantômes ridicules. J'évoluais parmi eux dans un épanouissement monstrueux, allant d'aventure en aventure dans cet incroyable carnaval de jouissances humaines.

Je suis pris dans mon agonie sans échappatoire, ne trouvant pas d'argument, ni aucun mensonge.

Les raisins de la colère mûrissaient avec une rapidité prodigieuse. Une effroyable tornade noire comme la peine s'annonçait à l'horizon. La silhouette du garçon que l'on me présenta se profilait dans l'encadrement de la porte. Il vint à moi lentement, et simplement il s'assit en s'excusant.

— «Je ne vous dérange pas?»

— «Pas le moins du monde, je serais très heureux de bavarder en votre compagnie.»

Je ne savais pas en disant ces mots le terrible orage qui se préparait sur nos têtes. Nous échangeâmes des banalités et soudain se penchant au dessus de la table, il me dit doucement en regardant mes yeux:

— «Voulez vous venir chez moi demain, j'aimerais mieux vous connaître.»

— «Quelle invitation cavalière: mais elle me plait, je serai chez vous à votre heure.»

Il inscrivit sur une carte son adresse et l'heure. Nous nous serrâmes la main et il partit.

Un espoir . . . La jeunesse reprendrait-elle ses droits? Je sortis tristement en songeant ce qui devait-être, me rendant mieux compte du vide de ma vie. J'avais essayé de me faire illusion, sans oser me blâmer de ce que mes camarades appelaient mes sentiments compliqués. Tout aujourd'hui m'apparaissait dans une clarté sinistre, j'étais dupe de mes comédies de tendresse, et mes calculs faussés par les amours dépravées n'étaient que rêves en brouillons. J'allais seul avec anxiété sur une route qui était un hasard ou une négligence. Et je savais que je ne pourrais plus me défendre dans la douleur.

Je croyais être capable de diriger mon âme, comme je pensais ne plus pouvoir aimer, mais je présumais trop de mes forces. Je n'aurais plus une aventure et ne serais plus un héros. Je raterais ma dernière comédie, car je serais follement épris de ce garçon que je venais de rencontrer.

*

J'arrivais au sixième étage de cette maison de la rue des Saints-Pères. L'aspect bourgeois de l'immeuble contrastait avec l'étrange quartier de Saint-Germain. La concierge m'avait indiqué la porte. Une carte et un nom: Claude A...., ce nom qui me marquerait longtemps. Mon coeur battait très vite, l'émotion ou les six étages? J'attendis plusieurs minutes devant lourd battant où je savais être épié. Un poste de radio diffusait une musique légère qui me parvenait très assourdie. Je ne bougeais pas, cette carte me fascinait et mon regard ne pouvait se détacher du nom qu'il avait écrit de sa main; l'encre était encore fraîche. J'avais hâte de le voir et de plus j'étais en retard; pourtant, je ne frappais pas tout de suite, une crainte inexplicable me retenait. J'étais debout, incertain comme devant la porte d'un songe, me demandant si je commencerais ce rêve ou si je devais m'enfuir. J'attendais craintif ainsi que les amoureux le soir d'une première rencontre. Je fis deux pas en arrière pour partir, mais ce nom qui me fascinait me retint, il m'attirait de plus en plus *violemment*. Je ne pus plus résister, cette musique si douce m'enjôlait. Je frappais légèrement. J'entendis les pas qui venaient m'ouvrir. La porte s'entre-bâilla lentement, puis s'ouvrit toute grande. Il eut cri comme un élan:

— «Vous! . . . Entrez . . .»

— «Bonjour, je m'excuse de mon exactitude.»

— «Je ne sais pas si vous avez du retard, je ne veux pas savoir l'heure. Et puis.... si, je le pense.... Vous êtes en retard, terriblement en retard . . .»

J'étais surpris et gêné:

— «Pourquoi?»

— «Vous devriez être chez moi depuis des jours, des années. Vous devriez être ici chez vous, depuis toujours.»

Cette fois la stupéfaction se lisait sur mon visage. Je pénétrais dans

la chambre, il referma la porte. Je restais debout dans cette grande pièce face à une petite table chargée de pâtisseries et de citronnades. Il vint se placer derrière moi, mit ses mains sur mes épaules, son souffle caressait mes cheveux, il murmura :

— «Chez moi, vous êtes chez vous!»

— «Ah! Bien!» Je ne bougeais pas davantage.

— «Depuis hier, il me semble vous avoir toujours connu!»

— «Chaque fois que vous rencontrez un garçon, vous semble-t-il le connaître depuis longtemps?»

— «Vous doutez de ce que je vous dis.»

— «Non, mais cela me surprend. Vous me faites une déclaration et vous me connaissez si peu.»

— «Détrompez-vous, au premier regard, vos yeux m'ont frappé comme... Exceptionnels..... Mais, asseyez-vous.»

— «Merci. De votre corps si grand contre le mien, j'ai pensé que vous me mesuriez.»

— «De ma taille, je vous protégeais. J'aimais à croire que vous vous abritiez sous moi.»

— «Déjà!» Je souris.

— «Je sens que je suis stupide, pardonnez moi? Prenez une pâtisserie.»

— «Merci, vous n'êtes pas stupide, seulement trop rapide. —

Insensiblement, il s'était rapproché de moi. Insensiblement, je m'éloignais de lui; mais j'atteignis le fond du divan, le dernier coussin calait mon dos. Il mit ses mains sur mes genoux et approchant sa bouche, il sourit, et son sourire parlait, ses lèvres harmonieuses contournaient sa bouche. Ses yeux s'étaient comme implantés dans les miens. Je voulais en détacher mon regard, mais je ne pouvais plus, j'étais pris au piège: la séduction du garçon sûr de lui pesait sur mes sens et m'immobilisait. Ma tête renversée sur le dossier attendait son baiser et mon coeur palpitait d'émotion. Nos prunelles demeuraient fixes, mariées par ce lien invisible du regard et je voyais venir à moi lentement son admirable portrait de Dieu antique. Ses cheveux blonds formaient à ce contre-jour une auréole lumineuse qui descendait en cascade de son front. Sa chevelure éclatante et légère était douce comme une fourrure, souple, animée et pleine de chaleur telle une brise d'été. Brusquement, il passa ses bras derrière ma nuque et sa bouche se précipita sur la mienne; je ne me retirais plus. Je me donnais tout entier à ce baiser qu'il fit durer de longues secondes, encore que bien trop brèves.

— «Vous ne voulez pas m'aimer?»

— «Si, mais j'ai peur de cet amour d'après.»

J'avais la main droite plongée dans ces cheveux mordorés. Et la tête soutenue, par mes doigts, il reprit avec un soupir.

— «Je serai votre ami éternellement!»

Je fermais les yeux.

— «Vous n'êtes pas sincère.»

— «Puisque je vous le dis.»

Je soulevais les paupières et le regardais.

— «Depuis le premier jour je vous ai aimé.»

— «Soyez mon amant à l'heure où nous sommes.»

Il était contre mon corps et s'abandonnait. Nos têtes jointes par la bouche se penchaient à nouveau sur le dossier du divan. Les narines palpitantes, tremblant d'émotion, je demeurais prosterné, pris dans un vertige, et je me laissais aller au creux de son épaule. Nous étions déjà unis par cette ivresse du baiser. Je ne savais plus où j'étais, ni qui j'étais, je ne savais même plus ce qui avait lieu et je ne pensais pas à ce qui pourrait advenir. Tout disparaissait et les objets environnants dansaient une gigue effrénée qui me saoulait.

Il murmura ses lèvres sur les miennes :

— «Tu me plais.»

Le présent, le passé, l'avenir se fondait avec la chaleur de son corps. Tout fuyait. Je me sentais si petit, serré par ses bras si chauds.

Je m'éveillais sortant un instant du délire.

— «Combien de temps m'aimeras-tu?»

Il redoutait cette question que l'on pose si souvent, car il fronça les sourcils.

— «Je t'aime et ne vois pas de lendemain.»

— «Quand je serai moins beau, m'aimeras-tu? Et quand je serai vieux m'aimeras-tu encore? Je voudrais te promettre une fidélité indéfectible. Mais je ne sais si j'en aurais le courage.»

— «Moi, je promets de t'aimer.»

— «Je ne sais pas si je le mérite. Si je me trompais de moi toute notre vie serait perdue. Mais si je t'aimais, après toi il n'y aura jamais plus personne.»

Renversant la tête, il fit glisser ses cheveux et dans un sourire conquérant il me prit par la taille.

— «Allons, viens!»

Et il m'entraîna.

A la radio, un orchestre jouait du Chopin. Le jour baissait lentement noyant d'ombre la chambre. Le mystère qui pesait sur toutes choses inconnues nous semblait plus léger. Les vitres prenaient une teinte noisette. La nuit tombait, il ne restait que la tâche claire de nos corps. Ses caresses se faisaient plus précises, et bientôt, dans le silence complice de cette maison austère s'élevèrent les gémissements de l'étrange mélodie de l'amour...

(à suivre.)

